

CHAPITRE 4

L'ÉCOLE PESTALOZZI

De ma vie, je ne m'étais jamais senti aussi perdu, désespéré... jamais. Pourtant...



Le temps de mon admission dans cette institution, je fus «parqué» derrière la ferme de l'école Pestalozzi qui, par l'entremise de personnes de bonne volonté, me sauva la vie.



Ainsi étais-je livré à moi-même dans un endroit parfaitement étranger et hostile. Quelle angoisse de devoir tout recommencer encore et encore !

Je fis alors une des plus grandes crises de larmes de ma vie. Je hurlais tellement que tout mon désespoir parvint aux oreilles d'une **grande Dame: Suzanne Eperon** qui habitait pourtant à des centaines de mètres de là.

Je fus alors admis dans un groupe d'enfants tous plus âgés que moi. Mon dortoir comptait une dizaine de lits et aucune intimité. L'école n'était pas mixte, à l'instar de l'orphelinat.

D'entrée, j'eus à subir l'hostilité et la violence de mes camarades.

Il faut savoir que dans toutes ces institutions, c'est la loi de la jungle, soit celle du plus fort et ici, le plus fort, de surcroît le «chouchou» de l'éducateur s'appelait Jean Cavin.

Vendredi le 23 novembre 1968

Chère Maman

Je t'écris pour te souhaiter un bon et heureux anniversaire. Je te fais mes meilleures vœux d'années nouvelles j'espère que tu passeras une bonne année, chez toi avec José. J'espère que tout va bien. Chez moi ça me va pas mal, mais à l'école c'est un désastre voici mes notes sur 10: $7\frac{1}{2}$ et la note de conduite est encore plus en dessous.

Je pense bien à toi et t'embrasse bien fort et te souhaite encore une fois bonne année.



Alors âgé de 12 ans, j'avais écrit à ma mère pour son anniversaire...

J. Cavin s'en prit à moi dès mon arrivée. Il me faisait subir bon nombre de sévices tels des passages à tabac et autres corrections qu'il m'infligeait seul ou accompagné d'autres « courageux » de son style, le tout bien sûr avec la bénédiction de l'éducateur Godard, responsable de ce groupe. Il vénérât ce Cavin (n'ayant rien à voir toutefois avec le cinéaste malgré le fait qu'il avait l'air aussi torturé que lui...).

Ce groupe fonctionnait selon une hiérarchie chromatique. À chaque enfant était attribuée une couleur allant du noir au bleu. Inutile de vous dire que j'étais toujours noir et que mon « copain » Cavin, toujours bleu. Chaque jeudi soir, nous étions réunis pour subir l'opprobre des éducateurs et bien entendu celle de J. Cavin. J'étais la tête de Turc de ce joli monde. À chacune des couleurs correspondaient des travaux plus ou moins ingrats, telles la corvée de chiottes et autres tâches « indispensables » à l'éducation. Nous devions également faire montre d'autocritique et dénonciations, tout comme dans certains régimes bien connus. Nous faisons montre d'allégeance et soumission à ce régime quasi carcéral. Nous n'avions pas le droit de lever les yeux face à quelqu'un de « chromatiquement » supérieur (noir <vert <bleu).

Il y eut aussi ce camp de vacances où je fus confié aux bons soins du groupe dirigé par J. Cavin (ne trouvez-vous pas qu'il a un nom sympathique?). Nous avions alors fait, tout comme à l'armée, une mission de reconnaissance dans les bois. A cette occasion, ce groupe s'était saisi de moi et m'avait ligoté à un arbre. Ils me frappèrent jusqu'à en perdre connaissance. J'étais couvert d'ecchymoses de la tête aux pieds. Le pire, c'est que je ne comprenais pas pourquoi toute cette violence s'abattait sur moi!

A mon retour, je dénonçai ces faits à Godard qui se contenta de me dire: « Ce n'est pas beau de dénoncer ses camarades ». Une fois de plus, j'étais livré à moi-même, de surcroît dans un endroit perdu. J'entendis à nouveau retentir en moi ce signal de « lutte pour la survie ». Il me fallait rompre une fois pour toutes ce cercle vicieux.

Quoi que je fasse, je n'avais aucun avenir dans ce groupe ni dans cette vie en général. Il me fallait trouver une solution coûte que coûte... **sinon, c'était la mort...**

J'ai tout essayé, à commencer par me faire oublier de mon bourreau, ce petit chef de groupe, mais rien n'y faisait. Je restais l'exclu, le souffre-douleur.

La seule fois où j'eus le « bonheur » de devenir « vert », cela ne dura qu'une semaine. J'avais droit, selon l'humeur de cette brute, à une ou plusieurs raclées journalières. Inutile de me plaindre à l'éducateur, cela eût été vain et m'aurait valu d'autres traitements du même acabit. Cette équipe terreur avait horreur des « dénonciateurs ». La situation était bouchée... sans espoir.

Je devais trouver une solution...

En dehors du groupe et à l'école, j'avais affaire à **M. François Besson**, instituteur et fils du couple directeur de l'institution. Il était très différent de Godard.

Cet homme s'était pris d'affection pour moi et me trouvait quelque intérêt car nous avions en commun la passion de la musique classique, en particulier baroque et son plus grand compositeur : **Jean-Sébastien Bach (1685-1750)**.

En fin de classe, j'avais coutume de bavarder avec cet homme brillant et cultivé. Non content d'être un mélomane averti, il excellait en tant que pianiste, claveciniste et organiste. Sollicité par les églises, il se produisait volontiers et était apprécié d'un certain public.

Un de mes plus grands plaisirs d'alors consistait à l'écouter jouer du clavecin.

Un jour, il m'invita chez lui. En fin de repas, il s'était mis au clavier. Je revivais en l'écoutant jouer de son instrument. J'étais sous ce charme aux multiples aspects : la musique, le repas savoureux, la vie de famille, sa femme, les fleurs sur la table, la nappe, la sécurité, la maison dans la campagne... enfin la paix absolue. J'aurais tant voulu lui ressembler. Je ferais tout ce qu'il faut pour lui plaire et être digne de lui. J'essayerais d'obtenir de bonnes notes à l'école, les meilleures possibles, afin qu'il puisse me fixer dans les yeux et me dire, **c'est bien**, en esquissant un sourire contenu.

M. Besson vivait dans une simple et belle demeure située au milieu du vignoble en dessus de Morges. La vue y était de toute beauté et donnait sur le Mont-Blanc, les Alpes et surtout sur le bleu Léman. Que de quiétude, de paix et de sérénité. Durant ces rares instants, j'étais aux « anges ». Pourquoi n'était-il pas mon père ?...

Un soir après l'école, alors que je tardais à quitter la classe, je lui demandai avec insistance si je pouvais le raccompagner. Ayant perçu mon angoisse, il m'interrogea sur son origine. Je finis par lui avouer qu'un des garçons du groupe m'attendait dans la cour pour me « casser la gueule ». Il s'absenta alors pour quelques instants...

Je vis au travers des carreaux de la fenêtre qu'il mettait à mon camarade Droz une si terrible volée de bois vert que celui-ci ne m'a plus jamais inquiété par la suite.

Que l'on me frappe, passe encore, mais que le bourreau soit couvert de boutons de la tête aux pieds et qu'il sente mauvais, cela m'était insupportable. C'était Droz !

J'étais tellement fier que quelqu'un prenne ma défense, surtout Besson. Le justicier aurait-il quitté mes rêves pour apparaître dans la peau de mon instituteur ? Il était si fort et tellement intelligent, comme le père qui me manquait tant. Il aimait la musique classique passionnément. De plus il était capitaine dans l'armée suisse et avait fière allure dans son habit militaire qu'il arborait en certaines occasions. Je me souviens du lustre de son costume et de sa dague dont le fourreau se terminait par un pompon rouge... une des rares fois où l'armée symbolisait pour moi, bonheur et sécurité...

Il aurait pu m'apprendre tant et tant de choses. Lorsque j'écris cette anecdote, j'en éprouve la même sensation qu'alors... de la joie et de la fierté... je suis ému.

* * *

Je venais une fois encore de subir sévices et menaces. **Brusquement**, j'en eus assez et décidai de tenter le tout pour le tout. Je m'enhardis à me rendre chez la directrice: Madame Besson – la mère de François – (c'est elle qui dirigeait l'école d'une poigne de fer). Cette femme était terriblement crainte car très autoritaire. Ma peur d'elle s'exprimait par les battements intempestifs de mon cœur et la moiteur de mes mains. J'ai bien cru que j'allais défaillir. Mais ma motivation était la plus forte.

Je frappai à la porte de ses appartements. J'entendis une voix sévère et cinglante crier « Qui est-ce ? Entrez ! ». La situation était d'autant plus difficile, qu'après avoir franchi sa porte, je me trouvai au bas d'un escalier aussi raide qu'inaccessible. À son sommet, je vis la première dame de Pestalozzi. Elle me pria, sur un ton aimable, de monter à sa rencontre, comme si elle avait perçu quelque terreur dans mes yeux.

Là, elle m'invita à m'asseoir en face d'elle dans un petit salon boudoir. Tout à coup, je la ressentis tellement à mon écoute que, fort de cette impression de sécurité et de liberté, je lui racontai tout, sans omettre de détails. Elle fit silence et sembla se concentrer sur l'énoncé de mon histoire. Elle voulut tout connaître de ma situation dans le groupe.

L'entretien dura longtemps. À l'issue de cette entrevue, elle me raccompagna dans le groupe. Là, elle nous réunit tous, éducateurs compris.

Dans un silence de mort, m'attendant encore au pire ou à un revirement de situation, elle interpella Jean Cavin, le sommant de s'approcher d'elle.

Elle lui mit alors une gifle dont le souvenir restera à jamais gravé dans ma mémoire, car elle eut l'effet de l'humilier à mort devant tout le monde et la violence de le faire pleurer. Je l'ai trouvé alors tellement « merdeux », qu'instamment toute la terreur qu'il m'inspirait s'évanouit.

Mme Besson s'adressa ensuite à M. Godard sur un ton autoritaire, le menaçant de renvoi devant les enfants (j'en jubilais), si j'étais conduit, ne serait-ce qu'une petite fois, à devoir me plaindre à nouveau de quoi que ce soit. Je me souviens aussi que Godard n'osait même pas la regarder dans les yeux, terrorisé par l'autorité naturelle de cette femme. Il ressemblait à un petit garçon puni. Peut-être portait-il lui aussi ce jour-là la couleur **noire**, lui interdisant de fixer de son infâme regard les sévères yeux **bleus** de la directrice ? C'était pitoyable... je me suis dit que je saurais à l'avenir reconnaître les lâches car ils ont ce même profil caractéristique miteux, mais surtout ce vide infini au fond des yeux.

Dès lors... **j'étais « protégé »**.

Je vous salue et vous remercie pour cela et le reste, car votre intervention changea ma vie et amorça un mécanisme de libération du petit Pierre-Alain.

J'eus l'impression, tout à coup, que tout était possible. C'était génial... une véritable renaissance.

Peu avant de quitter l'école Pestalozzi, je devais disputer un match de judo par groupe. Là, nous avons monté une équipe de valeur.

Il se trouvait que le capitaine de notre équipe n'était autre que le grand Sylvain, le plus fort physiquement de toute l'institution. Il fut choisi par l'arbitre pour combattre contre le capitaine de l'équipe adverse qui – fait surprenant – n'était autre que Jean Cavin. En effet, celui-ci fut sollicité afin de renforcer l'équipe adverse n'ayant pas le nombre suffisant de «combattants».

Sylvain et Jean, de même carrure, bien que Sylvain soit plus costaud, se retrouvèrent face-à-face. Par l'effet du plus grand hasard, Jean porta si bien une prise à Sylvain que celui-ci se trouva les deux fers en l'air et lorsqu'il chuta, se brisa la clavicule. Nous étions stupéfaits car habituellement Sylvain gagnait contre Jean. Il fallut ce jour-là que tout se passe à l'inverse de toutes prévisions...

Les choses se compliquèrent lorsque que je fus désigné par l'arbitre pour me battre à mon tour contre Jean Cavin... le destin m'aurait-il défié? «*Alea jacta est*» comme disait le grand Jules...

J'étais terrorisé. Mon cœur battait la chamade. Mes mains étaient moites. Comme le veut la règle, nous nous étions salués et empoignés par le kimono. J'étais tellement nerveux que je lui portai une prise si vigoureuse qu'elle eut l'effet de le faire chuter. Une fois au sol, je l'immobilisai à l'aide d'une clef avec toute l'énergie de la colère mêlée à autant de peur. Je le serrais si fort que l'arbitre, craignant que je lui casse le bras, (Jean avait frappé le tatami signifiant ainsi qu'il admettait sa défaite) nous sépara selon un geste clair et protocolaire.

Ainsi nous étions-nous retrouvés face à face à l'issue du combat. L'arbitre dit alors en japonais, demi-point plus demi-point égal point (phonétiquement cela ressemblait à «ossaékomi, assaékomi: ippon»). Je crus un instant que j'avais perdu, alors que je m'étais fort bien battu. Cela me révolta. Je saluai mon adversaire. L'arbitre tendit le bras dans ma direction pour indiquer que **j'avais remporté** le combat.

Je n'en revenais pas... J'avais battu Cavin. Ma technique et ma force eurent raison de cet individu. Quelle extraordinaire sensation... Tout ceci s'était passé peu après que je ne quitte le groupe où se trouvait ce lamentable «vaincu».

Revenons un peu en arrière...

Après la visite de Mme Besson, je vécus une paix royale durant les quelques mois qui précédèrent mon changement de groupe.

Dans ma nouvelle unité, j'eus droit à une chambre indépendante avec, ô comble de bonheur, un piano droit. Je bénéficiai même de cours particuliers, sur l'insistance de **Mme Suzanne Eperon** (Dieu ait son âme ainsi que celle de Mme Besson).

Ces deux femmes me manquent cruellement à l'instant où j'évoque leur mémoire. De plus, je suis fier de les avoir rencontrées et si heureux d'avoir reçu tant d'amour de leur part.

* * *

Me voilà chez des «lynx» (le nom de mon nouveau groupe) et son éducateur un peu psychorigide. Chapuis devint gardien de prison lorsqu'il quitta l'école. C'est vous dire le niveau des éducateurs et de leurs méthodes...

Pour moi, le fait d'avoir une chambre privée avec un piano relevait d'une promotion dont l'importance était telle que je mettais un soin particulier à la nettoyer tous les soirs. Il n'était pas rare que je sois surpris par un éducateur, tard dans la nuit, en train d'astiquer mon «royaume». J'étais très content d'avoir cet endroit pour moi tout seul. Je l'organisais comme bon me semblait. Je ne sais combien de fois j'ai changé les meubles d'endroit à la recherche de la solution que j'estimerai la plus rationnelle! De plus, cette chambre donnait sur une terrasse de laquelle nous avions une splendide vue sur les Alpes savoyardes et le Léman.

Dans la chambre voisine logeait Michel Genet, un petit rouquin de même âge que moi. Il était gentil et très doux.

Le soir, il n'était pas rare que je me rende dans sa chambre où nous découvririons ensemble les plaisirs natifs du sexe. Il était très efféminé. Il avait des mains très douces et un visage parcouru de taches de rousseur. Je crois qu'il était amoureux... Mais un jour, Suzanne eut vent de nos rencontres nocturnes. Elle y mit un terme avec gentillesse, prenant soin de ne pas nous culpabiliser. Elle m'expliqua les choses le plus simplement du monde. Le message passa si bien que nous en restâmes là.

À ma grande tristesse, mon professeur, M. F. Besson quitta l'école. J'étais à nouveau déstabilisé, d'autant que les Besson directeurs lui emboîtèrent le pas.

Il fut remplacé par une certaine Mme Aubert ne faisant de loin pas le poids avec mes problèmes et «moi». Un garçon difficile ce Pierre-Alain mais s'il s'agit de s'occuper en sus de ses problèmes alors là... et je ne vous parle pas de son petit côté caractériel. Très vite, je pris l'ascendant sur elle.

Il y eut cet incident: un jour, je lui avais envoyé une éponge en pleine face. Celle-ci contenant des résidus de craies de couleurs, son visage s'en trouva barbouillé. Cette confrontation et sa propre déconfiture furent horriblement mal vécues par elle, au point qu'elle en perdit «la face» (quel horrible jeu de mots). Elle fut mise en arrêt maladie et s'en tira avec une dépression. Jamais nous ne la revîmes. Sa remplaçante, pour une période indéterminée, n'était autre que **Suzanne Eperon**.

* * *

Un beau matin cette «petite vieille» se pointa dans notre classe. Elle était visiblement malade (pneumonie). D'ailleurs, vous verrez que ses pneumonies jouèrent un rôle capital aux deux extrémités de notre relation...

Elle titubait sur ses deux jambes fragiles. J'admirais cette femme qui avait accepté ce remplacement dans des conditions pour les moins difficiles et je m'étais dit que je n'en ferais qu'une «bouchée». Mon œil...!!!

Je ne me doutais pas que cette femme changerait le cours de ma vie du tout au tout.

Lorsqu'elle hérita de cette classe d'enfants très agités avec comme tête de série votre serviteur, la situation était loin d'être acquise pour elle et son petit thermos de thé qu'elle trimbalait jour après jour durant sa longue maladie. Elle semblait si fragile et avait tant de peine à se déplacer du fait de son extrême fatigue que son mari la conduisait en voiture dans tous ses déplacements malgré la courte distance la séparant de son domicile.

Inéluctablement, arriva le fatal moment de notre confrontation. Elle me donna un ordre ayant trait à la discipline. Je lui proposai, sur un ton qui ne manquait pas d'aplomb, d'aller baigner (mais pas aussi poliment qu'écrit ici). Elle ne se laissa pas faire et avec la même promptitude me mit un zéro de conduite avec son beau sourire en prime.

J'en fus tellement abasourdi que je lui affirmai qu'elle n'oserait sûrement pas le maintenir. Elle me répondit «... qu'est-ce qu'on parie?». J'étais sidéré et déstabilisé par cette petite bonne femme qui ressemblait à une vieille en raison d'une jaunisse contractée dans son enfance lui ayant laissé une peau de vilaine apparence aux nombreuses dyschromasies.

Tout en me démontrant sa fermeté, ce zéro signifiant que je ne pourrais partir en week-end chez ma mère, la belle affaire, elle me proposa pourtant de se mettre à ma disposition pour en parler après la classe, si je le désirais.

Après le cours, je l'avais donc rejointe dans le corridor de l'école et nous avions bavardé plusieurs heures durant. J'étais très impressionné, d'autant que je percevais quelque chose de «fort» «derrière» cette personnalité peu commune.

Nous passâmes de nombreuses conventions et accords et, de fil en aiguille, elle devint ma confidente, une personne de confiance, un être semblant vouloir m'accorder de l'attention, du temps, enfin... **de l'amour**. Ainsi, avions-nous progressé ensemble. Il ne se passa pas un jour sans que nous nous voyions et... nous découvriions...



En ce temps-là, nous avons créé un comité de classe et comme j'étais le meilleur en calcul, j'en devins le trésorier. Dès son arrivée, elle me propulsa président, mon prédécesseur ayant eu des agissements peu conformes à l'éthique. Il avait été déchu de ses fonctions par Suzanne Eperon dans l'exercice de son droit de veto.

Cette femme loyale devint vite irremplaçable. Sa constance et sa parole ne faisaient qu'un. Son attitude était intègre. Elle était tout amour, mon **espoir... elle m'aimait...**

* * *

Résumons les réalisations de Sussu à cette époque :

- Me recevoir régulièrement chez elle où j'allais faire mes devoirs et vivre ma vie avec cette nouvelle Maman, parallèlement à ma vie de groupe.
- Me permettre de prendre des cours de piano privés chez Mme Frey.
- M'inscrire au club de foot du village où elle venait m'encourager.
- Me permettre de terminer ma neuvième primaire à Morges, le cas était unique à Pestalozzi. Grâce à elle et son mari Pierre, je rattrapai un retard scolaire de six ans en une seule année...
- Me soigner chez elle, lorsque j'étais malade.
- Et tant d'autres choses que je n'oublierai jamais...

Elle avait aussi réussi à convaincre mon éducateur Chapuis, dont les brutalités ne lui plaisaient guère, d'y mettre un terme. Elle le fit avec tant de diplomatie et de fermeté que ses violences cessèrent du jour au lendemain comme cet épisode au cours duquel il m'avait traîné par les cheveux sur plusieurs mètres avec comme conséquence le décollement de mon cuir chevelu.

Suite à son intervention, l'éducateur alla jusqu'à m'apprendre à jouer aux échecs par la « dispute » d'une à deux parties par jour. Cela dura près de deux ans au cours desquels j'atteignis un excellent niveau. Cela contribua beaucoup au développement d'une certaine logique, réflexion et stratégie qui me servirent par la suite. Il faut savoir que Chapuis était un ancien champion d'échecs au Canada.

Dès lors, chaque fois que je le désirais et avec l'approbation de celui-ci, je pouvais me rendre chez les Eperon où il faisait si bon vivre. Jusqu'alors, je voyais la vie en « noir et blanc » mais avec Suzanne, je recouvrai peu à peu les couleurs.

Avec mon groupe, nous avons effectué une balade à bicyclette en pleine nature. Je me trouvais en tête du peloton. J'étais fier de ma performance de meneur. C'était un chemin de terre et gravier. Nous arrivâmes à une bifurcation. Je devais choisir entre tourner à gauche suivant l'itinéraire prévu (au risque de me casser la figure car je roulais trop vite) ou aller tout droit et revenir sur mes « roues ». J'aurais perdu dès lors ma position de leader. Un joli mur de pierres séparait ces deux trajets. J'optai pour la gauche. Je fus contraint de freiner brusquement en pleine courbe. Le résultat ne se fit pas attendre longtemps.

Je dérapai bien évidemment et finis ma course sur le genou gauche puis, sans savoir pourquoi, à l'hôpital avec un trou béant dans lequel on pouvait voir ma rotule à vif et derrière, mon cerveau... Faudrait tout de même pas exagérer! Je fus opéré et immobilisé une dizaine de jours. Je reçus de nombreuses visites dont la plus importante, celle de ma Sussu adorée.

Puisque nous y sommes, parlons d'un autre de mes accidents.

Dans mon groupe se trouvait Michel Calvin. Il possédait le plus «long canon» de nous tous. En effet, lors de nos masturbations collectives, dévoilant bien entendu nos calibres, nous nous faisons forts d'être acteurs et observateurs de nos attributs...

Lors d'une de ses colères, Michel s'en était pris à moi, plus précisément à mon pouce gauche qu'il mordit avec une telle violence que son incisive s'y planta jusqu'à l'os. La douleur fut si exquise que, action - réaction, je répliquai par une droite fulgurante en pleine face. Mais là, mauvais tir et faux canon, je me fracturai le métacarpe du petit doigt.

Diantre, on en voulait à ma main droite! Un cal vicieux se développa et il s'ensuivit une voussure. Il fallut amputer jusqu'au cou..., je plaisante, simplement «recasser» l'os lors d'une intervention chirurgicale. Au finish: une double broche et un plâtre. Tout ceci prolongea ma cicatrice de l'ascenseur de quelques points supplémentaires. Quant au pouce, on peut encore deviner l'incisive de «l'enragé» selon une petite empreinte souvenir. Une antibiothérapie, un rappel «tétanos» et... tout fut oublié.

Par chance, il n'était enragé qu'au figuré... donc pas de vaccin contre la rage.

Allez, soyons généreux, je vais vous narrer un autre accident encore. Le jeudi était le soir du «gâteau» (tarte aux fruits pour les French). C'était mon tour d'aller chercher les grandes plaques contenant le précieux mets, afin de les ramener dans le groupe où j'étais très attendu. Ce soir-là, il faisait très froid et une pluie glaçante venait de tomber. C'était magnifique de pouvoir apprécier ces paysages miroirs et ces arbres qui «pleuraient» des glaçons... tout semblait figé dans le cristal.

Lorsque je suis sorti des cuisines avec mes deux grandes plaques, je ne voyais pas où je mettais les pieds, masqués par celles-ci. J'ai brusquement glissé. Les plaques sont parties de leur côté et moi, en direction des cieux. Je devais être trop prétentieux car, au lieu de me retrouver parmi les anges, j'ai lamentablement chu et ma cheville s'est tordue en «arrière»... mon Dieu que la terre est basse!

Résultat: déchirure des ligaments (entorse) et un membre inférieur qui faisait office de pied et de ballon simultanément, tellement il était enflé... une violente douleur... un plâtre... et mes vacances de ski... bye! bye!

Quant aux copains, ils se sont «tapé» un gâteau en «kit», légèrement saupoudré de gravier.

* * *

Pour vous décrire la demeure de Sussu, il s'agissait d'un havre de paix et d'amour. C'était une petite bâtisse construite sur deux étages avec à son rez-de-chaussée, une cuisine où Sussu (Suzanne) avait coutume de se tenir le plus souvent en buvant son «éternel» thé. Il y avait aussi un grand salon avec cheminée.

Tout était tellement intimement investi par ces deux êtres (le couple Eperon) qu'il y régnait une ambiance qui nous charmait. Le salon donnait sur l'arrière-jardin.

Celui-ci était fait de plusieurs plans de terre avec au fond, un énorme cône évasé (je ne me souviens plus s'il s'agissait d'un cèdre bleu ou d'un sapin). Au milieu et sur la droite, un jardin potager; devant et à gauche, des fleurs et toutes sortes d'essences dont les senteurs nous parvenaient par effluves, nous confortant dans ce sentiment de bien-être et de quiétude. Il y avait de plus des dahlias pompons dont la phonétique nous amusait beaucoup avec Arielle, mon Amie d'alors.

À droite du hall d'entrée, au départ de l'escalier de bois accédant au premier étage, se trouvait Guiguiche dans son panier, un vieux et sympathique labrador noir. Bien que quelque peu dodu et pas vraiment enclin aux déplacements, il n'aurait en aucun cas manqué de venir à notre rencontre lors de chacune de nos visites.

Un détail encore ; les chats de Sussu rentraient à heures plus ou moins fixes par la fenêtre de la cuisine. Il y avait cette coutume que Sussu répétait inlassablement et qui m'amusait beaucoup. Lorsque ses petits «protégés» se présentaient devant sa fenêtre, Susanne leur nettoyait les pattes surtout par temps de pluie. Cela ne semblait pas déranger outre mesure les félins qui n'opposaient jamais aucune résistance à ses agissements. Tous ces détails à connotation affective me rendaient vraiment heureux. J'avais l'impression de vivre le confort d'une vie de famille et d'en jouir pleinement.

Au premier étage: trois chambres à coucher, un petit bureau, et une salle de bain... quelle belle maison. Je me sentais tellement en sécurité chez eux.

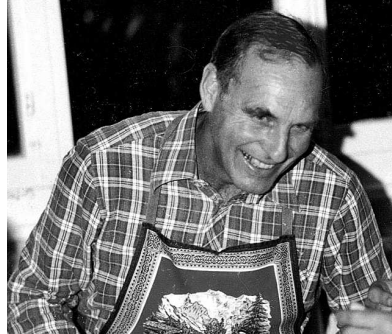
Comme disait Baudelaire: «Là, tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme, volupté.»

À l'occasion d'une angine contractée alors, sur l'initiative de Sussu je fus transféré chez elle et placé dans la chambre d'amis.

Là, elle me soigna pendant plus d'une semaine, me nourrit, me fit prendre des bains, changea les draps du lit lorsque je transpirais. Le comble de mon émerveillement fut atteint lorsqu'elle fit venir le Dr Hahn, un vrai docteur de Morges. Imaginez-vous que ce médecin était venu spécialement pour moi. Il m'examina et me prescrivit des médicaments. Ce qui peut vous sembler banal était pour moi l'Eldorado.

À cette époque, il était nécessaire de m'aider à transiter dans la vie sexuelle. Malgré le fait qu'elle était une femme et que cela aurait pu nous gêner, Sussu prit beaucoup de temps pour m'expliquer les transformations que subissait mon corps. **Main dans la main, elle m'accompagna dans ma vie d'adulte et fit de moi un homme** avec tant de délicatesse et d'humour que je ne sentis pas «passer la pilule»... malgré quelques mal-adresses qui faisaient tout son charme et dont nous riions volontiers tous deux. Elle adorait se tourner en dérision... elle aimait rire de la vie... et riait si bien...

Sussu parlait bien anglais et avait décidé de me donner quelques rudiments de cette langue, d'autant qu'à Morges, on tentait de nous l'enseigner. Je me souviens de cette phrase que je lui répétais: «I beg your pardon...» et elle de me répondre: «I'll give you my pardon», en me montrant du doigt et jouant la comédie pour la circonstance.



Où es-tu Sussu? Tu me manques trop. J'ai tant de choses à te dire et encore plus de conseils à te demander. Personne ne peut te remplacer. Je vais régulièrement sur ta tombe où tu reposes avec ton mari décédé peu de temps après. Le grillon avait fini de charmer nos oreilles des mélodies de son sifflet. Les trois caractéristiques de **Pierre Eperon** se résument au fait qu'il sifflait en marchant, qu'il était très sportif, pratiquant nombre de disciplines dont le football qu'il m'apprit, enfin qu'il n'avait pas d'âge. Tout comme son esprit, son corps était d'une insolente jeunesse. C'était un être d'une grande gentillesse malgré le fait qu'il nous grondait volontiers mais il le faisait si bien. Il faisait bon côtoyer cet homme de bonne volonté et de tant de bonté.

Du jour où je changeai de groupe et fus placé sous la protection de Suzanne Eperon ma vie se transforma. J'avais retrouvé Noël, Pâques et tant d'autres fêtes et couleurs.

Cependant, toutes bonnes choses ont une fin. Ayant achevé ma dernière année d'école à Morges, mon certificat de fin d'étude primaire en poche, il me fallut quitter ce paradis pour retourner à Fribourg.

Afin de transiter en douceur, les Cruchon, famille de vigneron dont les fils étaient mes copains de foot, m'offrirent un abonnement de train plusieurs mois durant. Ceci me permit de revenir les week-ends pour poursuivre la saison sportive. Ainsi, logeant chez eux, le déracinement se fit progressivement. Je passai le plus de temps possible, durant ces week-ends, avec ma Sussu adorée.

On me destinait à faire une école de commerce. Celle-ci se trouvait plus précisément à Bulle: l'école Moderne. Cet établissement était dirigé par mon plus ancien ami: **Pierre Gawrysiak**. Je suis fier de connaître cet homme depuis près de 30 ans et, si je considérais **Suzanne Eperon** comme ma mère, Pierre Gawrysiak aurait fait un père fort honorable.

De plus, avant ma rencontre avec Suzanne Eperon, il me plaît de comparer volontiers ma vie à «mon moyen âge» et ce que j'ai vécu à de l'obscurantisme médiéval. Sussu fut ma «renaissance» et mon deuxième passage dans le canton de Vaud m'a fait entrer dans la «période moderne» de ma propre existence.

* *
*